
SESSION 2010



Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Le sujet comporte 10 pages, numérotées de 1 à 10.

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (40 points)

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (20 points)

Durée : 4 heures

PREMIERE PARTIE : SYNTHESE (/ 40 POINTS)

Le détour

Vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Jean Chesneaux, *L'art du voyage* (1999)

Document 2 : Jacques Lacarrière, « Que reste-t-il de nos voyages ? », *Le Monde* 2, n° 182 (11 août 2007)

Document 3 : Philippe Lemonnier, *Le Voyage à pied – chroniques de la pérégrination* (2007)

Document 4 : Michel Onfray, *Théorie du voyage – Poétique de la géographie* (2006)

DEUXIEME PARTIE : ECRITURE PERSONNELLE (/ 20 POINTS)

Un voyage sans détour (s) est-il un vrai voyage ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures de l'année et vos connaissances personnelles.

DOCUMENT 1

Nous avons – presque tous – renoncé à pérégriner librement de ville en ville et d'île en île, au fil du temps. Mais, pour nous dont la date-butoir du retour aura inéluctablement le dernier mot, il vaut au moins la peine de donner la préférence aux parcours en boucle, en arabesque. Alors même que tout favorise le banal aller-retour vers une destination ponctuelle, arrêtée à l'avance et qui prétend se suffire à elle-même. Certes, l'organisation technique de ces voyages directs est tellement plus simple, on y propose des conditions financières bien plus avantageuses tant pour le transport que pour l'hébergement, et le bénéfice de détente et d'« évasion » en semble immédiatement assuré. Mais ces translations linéaires sont-elles autre chose que des voyages-simulacres dont seul le *vide*, à la fois physique, culturel, moral, relie le point de départ et le point d'arrivée ? C'est un fait, un voyage conduit dans l'enchaînement d'étapes successives requiert une logistique bien plus complexe, la négociation attentive des projets, l'attention quotidienne qu'il faut porter aux mille *impedimenta*¹ de la route. Mais le voyageur itinérant sait qu'il voyage réellement. (...)

Sur des trajets plus modestes comme sur de grands itinéraires, il vaut toujours la peine de s'écarter des axes classiques et directs, en préférant des cheminements excentrés sinon excentriques. On peut être privé de certaines facilités logistiques, on doit chercher, tâtonner, se contenter parfois d'informations hasardeuses, sinon s'en remettre à des « locaux » trop sûrs d'eux-mêmes. Mais on est assuré cette fois d'un contact effectif avec la réalité pratique, celle du pays et de ses gens, des paysages également, et aussi de transports auxquels les étrangers ont bien rarement recours.

Il m'est arrivé, en 1992, de passer directement de Grenade à Lisbonne, deux villes où je devais participer à des conférences à dix jours d'intervalle. Il aurait été tellement plus simple de revenir à Paris par avion ! Mais j'avais le temps et je voulus en profiter. Presque vide, le bus local qui me conduisit de Grenade à Cordoue flânait par les petites routes de la campagne andalouse, entre les immenses champs d'oliviers, les bords de talus dont la pollution n'a pas encore chassé les fleurs sauvages, les masses rocheuses, les petits ânes vaillants, les bourgades perpétuant sur les collines le souvenir des forteresses arabes qui les y précédèrent. J'avais voyagé... De Cordoue, la RENFE² espagnole – dont les horaires douteux font la médiocre réputation – réussit pourtant à m'amener en gare de Séville, d'où je rejoignis non sans peine un vieux garage pour y embarquer à bord d'un « Euro-bus Pullman », décati à souhait et presque vide lui aussi. Il lui fallut treize heures pour gagner Lisbonne à travers

¹ Empêchements, aléas, obstacles.

² Chemin de fer espagnol.

35 l'Andalousie, l'Estremadure, l'Alentejo. Nous avons cheminé à l'ancienne, de station-service en poste-frontière et d'auberge rurale en supermarché ; les deux chauffeurs bavardaient sans forcer leur moteur.

40 Un voyage non linéaire, soucieux de ménager détours et retours, accorde de ce fait les grâces de la *seconde visite* et les retrouvailles avec le déjà-vu. On porte sur les lieux quittés quelques semaines, parfois quelques jours plus tôt un regard nouveau, plus léger et plus vif parce que dégagé des tensions, des imprécisions aussi du contact initial. On affine ses impressions premières, on les corrige, on les nuance. Rien ne remplace cette profondeur de champ temporelle, cette sorte de vision binoculaire issue de deux regards successifs mais superposés.

Jean Chesneaux,
L'art du voyage (1999)

DOCUMENT 2

Que ce soit par plaisir ou par nécessité, on ne voyage plus aujourd'hui comme au temps de Stendhal ou de Valéry Larbaud. Ce qui, il y a un demi-siècle encore, restait une aventure, le plus souvent individuelle, est devenu de nos jours une entreprise collective, un déplacement organisé. On part en groupe – pour ne pas dire en troupe – dès qu'il s'agit
5 d'occuper le temps libre des loisirs.

Contrairement à l'idée naïve ou romantique qu'on pourrait s'en faire, les Anciens voyageaient très rarement pour leur plaisir. Pourquoi les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs risquaient-ils leur vie sur les mers ? Pour commercer, fonder colonies et comptoirs, faire la guerre. Le goût de l'aventure et le besoin de découverte ne surgiront que bien plus tard,
10 quand le voyage cesse d'apparaître comme une malédiction.

Mille raisons par la suite poussèrent les hommes à voyager, des plus impérieuses aux plus désintéressées : se procurer du blé, de l'or, des femmes ou des esclaves, entreprendre des pèlerinages, découvrir la planète, s'exiler en des terres nouvelles. Le voyageur découvreur et explorateur se donne pour tâche plus ou moins volontaire d'inventorier l'œuvre
15 divine et la multiplicité – comme la singularité – des réponses fournies par les coutumes des peuples rencontrés. Tribus, royaumes, empires, îles, volcans, glaciers, steppes, déserts deviennent des espaces de découverte et de rencontre, d'étude et de savoir, où circuleront ensuite savants de toute sorte, naturalistes et, plus tard, ethnologues et archéologues.

Source, jadis, de rapt et de profit, l'ailleurs devient source de connaissance avant de
20 muer, de nos jours, en source d'évasion et d'émotion. Ni Cook ni Magellan n'ont entrepris le tour du monde dans le seul but de s'extasier ou de s'épouvanter mais, avant tout, pour découvrir, connaître, comprendre et relater, ce qui constitue les quatre points cardinaux du voyage. Ainsi définirai-je minimalement le voyageur : celui qui, en se déplaçant, s'éprouve, s'instruit et s'enrichit... A l'image d'Ulysse, le premier d'entre eux, qui lors de son retour vers
25 Ithaque sut vaincre l'épreuve des monstres, surmonter l'appel des Sirènes et connaître la triple initiation amoureuse de Circé, Calypso et Nausicaa. Ainsi rentrera-t-il initié à Ithaque, riche de tous les acquis que propose le vrai voyage.

Et les voyageurs ? Et les voyagés ? Je risquerai là encore une définition minimale : un voyageant est une personne qui se déplace pour son travail plus que pour son plaisir :
30 pilotes, représentants, techniciens, scientifiques, reporters, diplomates, hommes politiques (en période électorale principalement), missionnaires, personnes déplacées ou exilées, espions... Le voyageant perpétue dans le monde moderne la fonction la plus primitive du

DOCUMENT 2 (suite)

voyage : commercer. Son déplacement est en principe productif mais contraignant, à l'inverse de celui du pèlerin, qui est improductif mais librement choisi. Quant aux voyageurs, ces non-aventuriers du monde moderne, ces fonctionnaires oisifs de la civilisation des loisirs, qui constituent aujourd'hui le contingent le plus nombreux de ceux qui se déplacent, ils confient entièrement à d'autres qu'on nomme voyagistes le soin d'assurer leurs déplacements et leurs loisirs. Ils paient la suppression de ce que fut pendant des siècles le voyage : la mise à l'épreuve de soi-même face aux hasards de l'horizon et aux incertitudes des rencontres. Pour le voyageur, le monde n'est pas à découvrir : il est seulement à dépenser.

Aucune nostalgie, non, dans ces lignes. D'ailleurs le monde se prête encore à mille aventures, pour ceux qui les désirent. Alpinistes, spéléologues, océanographes, cosmonautes sont eux aussi d'authentiques voyageurs, mais des voyageurs verticaux, explorant le subconscient de la planète. Reviennent aussi, discrètement, les voyageurs d'autrefois, qui préfèrent la lenteur des canaux et les méandres des sentiers à la rectitude des routes.

Dans un monde où tous les pays semblent à notre portée, l'essentiel demeure : voyager n'est pas seulement se déplacer. Inutile de courir vers le mirage polynésien si c'est pour y passer des heures à se mirer dans un lagon. Voyager, c'est rencontrer l'autre, pour le meilleur ou pour le pire, le connaître ou le reconnaître. C'est abolir l'inconnu, dans tous les sens du terme. Et, comme le dit si bien le poète libanais Georges Schehadé, aller de par le monde afin d'y « *rencontrer la poussière savoureuse des hommes* ». En somme, voyager, c'est n'être jamais seul.

Jacques Lacarrière,
« Que reste-t-il de nos voyages ? »
Le Monde 2, n° 182 (11 août 2007)

DOCUMENT 3

Le voyage se doit-il d'être lointain pour être exotique ?

À en écouter certains, la réponse est affirmative ; quand pour d'autres, il s'en faut de peu ! Actuellement, la destination exotique (forcément lointaine) est devenue de mise, même s'agissant de voyage à pied. L'exotisme se vend, et se vend très bien ; il est devenu le fonds
5 de commerce de la majorité des professionnels du voyage qui, pour une poignée d'euros, nous concoctent un séjour à l'autre bout de la terre, clefs en main et souvent en groupe, exotisme compris et... garanti. Nous nous croyons *voyageurs*... mais ne sommes que *voyagés*.

Cette vogue d'exotisme forcené, tendancieuse, déteint fortement sur les esprits.
10 Comment ? vous, voyageur à pied, vous n'avez pas fait les pentes de l'Himalaya ni celles de la cordillère des Andes ? Le Sahara, tout au moins ? Pas même un petit tour du mont Blanc ? Tout en le regrettant, je réponds que le voyage à pied c'est autre chose ; tout du moins, est-ce ainsi que je le conçois. Que ni la destination, ni la distance, ni même les changements de latitude et de climat n'y font ; que les critères, si critères il y a, sont ailleurs.
15 Que voyager à pied, c'est avant tout une certaine perception du monde, une certaine recherche d'authenticité, un certain goût pour la liberté et aussi un certain potentiel de curiosité intellectuelle ; en somme, un mode de vie.

Que, effectivement, rien n'empêche de partir à vingt mille kilomètres de chez soi, mais que, néanmoins, il n'est nul besoin de se rendre à l'autre bout de la terre pour vivre le
20 voyage, ni même pour éprouver cette sensation d'exotisme (tant recherchée et attendue, par ailleurs).

Mais, qu'est-ce que l'exotisme ? Etymologiquement, *exotique* signifie « étranger ». Par conséquent, tout ce qui ne nous est pas ordinaire, commun, quotidien ou tout simplement connu nous est par définition exotique ; et se trouve géographiquement souvent beaucoup
25 plus proche de nous que nous ne l'imaginions, sans nécessairement se situer à l'étranger. Peut-être ne nous faudrait-il pas oublier que lorsque nous voyageons à l'étranger, justement, l'étranger... c'est nous.

Voyage à pied. Voyager vient de *viaticum* : « ce qui sert à faire la route », *via*, la voie signifiant dès la fin du I^{er} millénaire : « chemin à parcourir » ; et, plus particulièrement, aux
30 XII^e et XIII^e siècles : « pèlerinage » puis « croisade ». Par la suite et par extension : « déplacement d'une personne qui se rend dans un lieu éloigné ». L'éloignement demeurant une notion toute relative, tout comme celle de déplacement qui évolue au fur et à mesure des siècles, des progrès technologiques et des modes.

DOCUMENT 3 (suite)

35 Il existe de nombreuses façons de se déplacer à pied telles la marche, la course, le
footing, le jogging, le trekking et autres expressions en *ing* ; sans oublier la randonnée. Il y en
a pour tous les goûts, pour toutes les sensibilités, pour toutes les affinités et pour toutes les
aptitudes. Mais, pour autant, *voyager à pied* ne me semble pas être synonyme de tous ces
modes de déplacement ; pas plus d'ailleurs que *randonner* qui vient de l'ancien français
« randon » ou « à randon » : « courir (galoper) rapidement, impétueusement, à toute vitesse
40 et avec force ». Entre *voyager à pied* et *randonner*, il y a un pas de géant que je me refuse à
franchir, sauf en cas d'absolue nécessité.

Voyager à pied est une aventure qui commence au coin de la rue. Quand je sors de
chez moi, je me sens déjà à l'étranger ; il me suffit pour cela d'avoir un peu de temps devant
moi... que je m'engage dans la première ruelle qui bifurque à l'angle d'un boulevard et que je
45 me laisse guider par le dédale des rues tout autant que par mon humeur ; ici prend
naissance mon voyage.

Philippe Lemonnier,
Le Voyage à pied – Chroniques de la pérégrination (2007)

DOCUMENT 4

Voyager suppose donc refuser l'emploi du temps laborieux de la civilisation au profit du loisir inventif et joyeux. L'art du voyage induit une éthique ludique, une déclaration de guerre au quadrillage et au chronométrage de l'existence. La cité oblige à la sédentarité lisible grâce à une abscisse spatiale et à une ordonnée temporelle : être toujours dans un lieu donné à un moment précis. Ainsi, l'individu se contrôle et repère¹ facilement par une autorité. Le nomade, quant à lui, refuse cette logique qui permet de transformer le temps en argent et l'énergie singulière, le seul bien dont on dispose, en monnaie sonnante et trébuchante.

Partir, emboîter le pas des bergers, c'est expérimenter un genre de panthéisme extrêmement païen et retrouver la trace des dieux anciens – dieux des carrefours et de la chance, de la fortune et de l'ivresse, de la fécondité et de la joie, dieux des routes et de la communication, de la nature et de la fatalité – et rompre les amarres avec les entraves et les servitudes du monde moderne. L'élection de la planète tout entière pour son périple vaut condamnation de ce qui ferme et asservit : le Travail, la Famille et la Patrie, du moins pour les entraves les plus visibles, les plus repérables.

En monade autosuffisante², le voyageur récuse le temps social, collectif et contraignant, au profit d'un temps singulier construit de durées subjectives et d'instantanés festifs voulus et désirés. Asocial, insociable, irrécupérable, le nomade ignore l'horloge et fonctionne au soleil ou aux étoiles, il s'instruit des constellations et de la course de l'astre dans le ciel, il n'a pas de montre, mais un œil d'animal exercé à distinguer les aubes, les aurores, les orages, les éclaircies, les crépuscules, les éclipses, les comètes, les scintillements stellaires, il sait lire la matière des nuages et déchiffrer leurs promesses, il interprète les vents et connaît leurs habitudes. Le caprice gouverne ses projets en relation avec les rythmes de la nature. Lui et son usage du monde, rien d'autre ne compte – voilà pourquoi il procède des bannis et des récusés. Quand il se met sur la route, il obéit à une force qui, surgie de son ventre et du tréfonds de son inconscient, le pose sur le chemin, lui donne l'impulsion et lui ouvre le monde comme un fruit exotique, rare et dispendieux³.

¹ « Repère » : synonyme de « se repère ».

² Monade : terme philosophique synonyme d'atome. L'expression « monade autosuffisante » peut être comprise comme synonyme de « individu autonome et autosuffisant ».

³ Coûteux

DOCUMENT 4 (suite)

Dès le premier pas, il réalise son destin. Sur les pistes et les sentiers, dans les steppes et les déserts, dans les rues des mégapoles ou la désolation des pampas, sur la vague profonde
30 ou dans l'air traversé par d'invisibles courants, il sait inévitable le rendez-vous avec son ombre – il n'a pas le choix.

Michel Onfray,
Théorie du Voyage – Poétique de la géographie (2006)